

Deuxième Génération

=====

Jean-Marc

Jean-Marc est le premier de mes petits-neveux.

Né en mai 1955, il est le fils aîné de Marie-Blanche et de Marcel Chantin. Cette année-là, Marcelle Daloz habite à Charolles un joli petit hôtel ; Marie-Blanche est professeur d'Anglais à la Charité-Sur-Loire et son mari fait ses vignes à Nuits. C'est donc la grand-mère qui se charge du Bébé.

Je vis Jean-Marc pour la première fois le jour de son Baptême : il avait 4 mois environ. C'était un bébé calme, souriant volontiers. Je le tins un peu dans mes bras. J'eus alors l'idée de caresser ses petites lèvres avec l'une de ces belles dragées plates, offertes au Baptême... Soudain, le poupon aspira la dragée comme son biberon : j'eus peine à retenir entre mes doigts le bonbon ; le Petit passait sa langue sur ses lèvres, tandis que je mesurais mon imprudence.

Je revis Jean-Marc un an plus tard... à 15 mois, il commençait à marcher seul... Il va d'une chaise à l'autre, refusant obstinément l'aide de nos mains. Il tombe assis par terre, il rit, nous le relevons, il repart. Une seule fois, il se heurte à une table et une bosse apparaît à son front... Il pleure... Ses pleurs vite apaisés, Jean-Marc reprend sa promenade à travers l'appartement... Il n'y a pas de jardin ! A l'heure du coucher, Jean-Marc se laisse "mettre au lit" comme il en a l'habitude.

Et Marcelle et moi profitons du silence pour bavarder à notre aise.

Vers 10 h du soir, un cri strident de Jean-Marc nous fait sursauter... l'enfant en criant se débat...

Oh ! J'ai trop peur de convulsions ! me dit Marcelle dans un souffle. - "Ridicule" lui répliquai-je rudement... Je n'en savais rien mais je dis n'importe quoi pour que l'angoisse que suscitait le Petit ne soit multipliée par des paroles inutiles... L'Enfant se débat toujours les yeux clos... Marcelle, qui l'a pris dans ses bras, le berce doucement...

Peu à peu, les cris se font plus rares... Jean-Marc ouvre les yeux, reconnaît sa grand-mère... sourit... Il est bien éveillé, on peut lui parler. Nous le gardons un bon moment avec nous, et j'ai alors la certitude que le Petit vient d'avoir un cauchemar..."Il courait, courait et il est tombé dans un gouffre..." ce qui a provoqué ses cris...

Marcelle refait la toilette de nuit du Bébé, comme s'il s'agissait de son premier sommeil... puis le recouche... Jean-Marc dorma tranquillement, jusqu'à l'heure de son habituel réveil du matin.

"Point de convulsions" dis-je, ce matin-là, à Marcelle en riant...

Marcelle n'a pas ri... Elle aime entretenir ses craintes.

4 septembre 1995.

Michel

16 février 1956. Tous les professeurs laïques sont réunis à la salle à manger de l'Institution. Il est midi. Le téléphone sonne... Une religieuse vient chercher Renée... Celle-ci nous revient, le visage radieux :

"Un petit Michel est né" nous dit-elle. "Bébé et Maman sont en bonne santé". Joie ! Félicitations ! C'est ainsi que Michel est né dans notre pensée, dans notre coeur.

Nous avons fait la connaissance de ce poupon à Pâques, et son Baptême, le jour de Pâques, chez Marie-Louise, laisse le souvenir d'une heureuse fête de famille avec la présence du grand-père, M. Deville.

Puis, brusquement, ce fut la catastrophe : Jean reçoit sa feuille de route pour partir en Algérie (j'ai parlé en détail de cela dans mes Mémoires"). Puis ce fut la mort subite de M. Deville (voir mes Mémoires). Jeannine surmenée confiait totalement son fils à sa grand-mère. Je partageais avec Marie-Louise le souci des soins du Bébé, car je résidais souvent à Vosne. Nous quittions Bourg, et il fallait installer notre vie à Dijon, ce qui fut fait grâce à Jeannine. J'allais tous les samedis à Vosne et remplaçais Marie-Louise près de Michel : il prenait beaucoup de connaissances, grandissant dans le calme.

A Noël, quand Jean revint définitivement d'Algérie, il retrouva son fils qui lui tendait les bras.

A Noël, nous, les trois professeurs, nous installions enfin dans un appartement bien réparé, bien chauffé.

Et Jeannine prit l'habitude de nous confier Michel chaque fois que ses affaires l'appelaient à Dijon ou hors de Vosne. C'est ainsi que l'enfant fit partie de notre vie, tout simplement.

Michel savait jouer tout seul. Assis par terre, à mesure qu'il grandissait, sa plus grande occupation consistait à créer des files de petits animaux qu'il aimait : chiens... lions... cheval... et il intercalait dans cette procession des objets : bicyclettes, charettes... Maintenir tout ce peuple en équilibre prenait beaucoup de temps... et notre admiration le comblait.

Renée qui pressentait l'émotivité du Petit nous conseillait de le laisser dans l'organisation de ses petites affaires, dans le silence, et de ne pas prendre avec lui l'initiative d'une conversation. "Répondez à toutes ses questions ou demandes mais ne l'interpelez pas !" Sage conseil !!! Michel grandit, souvent près de nous, à Dijon comme à Mont-Saint-Vincent, sans avoir fait de caprices.

A Dijon, un jour, il découvrit (il avait 3 ou 4 ans) que les tronçons de couloirs qui desservaient toutes les pièces et dans lesquels il se perdait, aboutissaient tous à la cuisine : illumination qui le ravit et Renée s'associa à sa joie triomphale.

Quand Michel eut près de 4 ans, nous nous promenions les jours de beau temps : nous allions à la place Wilson bien ensoleillée et en fait proche de chez nous ! Nous descendions, la main dans la main, la rue Chabot Charny et traversions la route quand nous arrivions devant ce qui est le "Crédit Lyonnais" aujourd'hui.

Il n'y avait, alors, pas de passage protégé. Avant de nous engager à traverser, je vis bien un camion roulant dans notre direction, mais j'estimais qu'il était encore loin. Nous voilà au milieu du passage... et le camion fonce sur nous : Michel, apeuré, me tire en arrière, mais trop engagés, avec une force démultipliée, d'un bond, Michel et moi sautons sur le trottoir d'en face, et le bolide prenait notre place sur la voie... Michel ne sembla pas conscient du qui nous avait menacé ; la sécurité du trottoir l'avait rasséréiné et il courait rejoindre le centre de la place illuminé de soleil.

Je le suivais lentement, de loin, tremblante, essoufflée, essayant de calmer mon trouble.

Je n'ai pas pu parler de cette peur à Renée, en revenant de la promenade, et depuis, elle hante mes nuits d'insomnie, en provoquant des cauchemars que le temps n'apaise pas ! Seule, j'ose le dire, ma prière à notre Ange Gardien, prière que nous disions souvent avec notre Maman, tempère mon effroi... :

"De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main".

J'ai beaucoup d'autres souvenirs de mes promenades avec Michel, souvenirs gais, comiques..., ils sont consignés dans mes Mémoires, car Michel est resté "en famille" jusqu'à son entrée à la "grande école".

Philippe

En septembre 1956, naissait Philippe, le second fils de Marie-Blanche.

C'est le petit-neveu dont j'ai le moins connu l'enfance. A cette époque, Marie-Blanche réintégra la Côte d'Or pour son travail, et la grand-mère qui avait la charge des deux enfants, ainsi que Marie-Blanche et son mari, s'organisaient pour se fixer à Nuits, ce qui fut fait.

Philippe était un beau petit garçon aux yeux bleus, visage très ouvert, il n'avait aucune timidité vis à vis des gens, alors que son frère avait grande tendance à fuir la moindre personne inconnue.

Ninie était la marraine de Philippe.

Les deux garçons ont grandi à Charolles d'abord, puis vers leur sixième année, leur installation à Nuits fut définitive.

Marie-Blanche, très occupée, laissait entièrement ses deux garçons à son mari et à sa mère. Et Marcelle, la grand-mère, élevait ses deux petits-fils dans le plus grand calme, ce qui était relativement facile, car les cours, les dépendances, l'immense jardin, favorisaient les ébats des enfants qui restaient ainsi sous le giron de l'aïeule.

Mais c'était toujours Philippe qui prenait les initiatives : aller à la piscine, prendre des leçons de musique... Jean-Marc vivait plus tranquillement.

Jean Daloz aimait beaucoup ces deux garçonnetts et donnait à Marie-Blanche la certitude que leur avenir était assuré.

La paix de ce foyer n'était troublée que par les furies de Marie-Blanche qui entraînait en colère pour des riens ! Il n'y avait jamais corrélation entre la cause et l'effet. Était-ce pour Marie-Blanche un moyen de se détendre d'une journée d'enseignement ? Mais pour le milieu familial, un orage dévastateur traversait le calme de l'ambiance.

J'étais un jour près de Marcelle quand Marie-Blanche amorça un courroux indigné en termes violents. Jean-Marc vint se réfugier près de sa grand-mère. Philippe resta près de sa mère à la cuisine. Soudain, je vis le garçonnet prendre les deux mains de sa Maman, les caresser, les embrasser, oui ! Peu à peu, sous l'effet de cette tendresse silencieuse, je pense, Marie-Blanche se calma.

Je garde un souvenir très ému de cette toute petite scène improvisée, et là, devant moi.

Je ne raconte pas ici le terrible accident arrivé à Jean-Marc. J'en parle longuement dans mes "Mémoires".

Cet accident si impressionnant a beaucoup tempéré le caractère de Marie-Blanche.

Anne-Françoise

Le 30 janvier 1957, Jean vint à 7 h du matin nous annoncer la naissance d'une petite fille... le jour-même de mon propre anniversaire. Il y avait donc 62 ans de différence entre la grand-Tante et le Bébé, Anne-Françoise. Renée alla seule, dans la matinée, visiter la Maman et le Poupon, car la classe nous attendait, Ninie et moi. Deux jours plus tard, nous félicitons Jeannine de cette petite fille qui dormait profondément.

Le Baptême eut lieu aussi à Pâques chez la grand-mère bien félicitée.

Les deux enfants grandirent sans donner de soucis et quand ils eurent 3 et quatre ans, je pouvais les promener dans les chemins de vignes et commencer à leur raconter des "histoires"... la petite chèvre mangée par le loup !...

L'Année où Anne-Françoise vint à Mont-Saint-Vincent rejoindre Michel, tous deux me réclamaient sans se lasser le récit du "Loup-garou" qui avait vécu dans notre village, l'année précédente. Plus encore que Michel, Anne-Françoise palpait devant les détails de "l'épouvantail", sur lesquels je brodais avec plaisir.

A Mont-Saint-Vincent, tous les soirs à la tombée de nuit, nous allions "chercher le lait" chez la fermière, à l'extrémité du pays. C'était là un grand plaisir pour les deux Bambins, car jamais, à Vosne, on ne sortait, la nuit venue.

Anne-Françoise me donnait fermement la main, et me demandait de passer près des recoins où se cachait le Loup-garou guettant les femmes. Nous passions ainsi par les ruelles les plus sombres, les plus étroites avant de déboucher sur le chemin éclairé où l'épouvantail bondissait sur ses victimes.

Un soir, par inadvertance, sûrement, le grand escogriffe du village sortit précipitamment de sa grange, se jetant sur nous dans l'élan de vitesse qui l'animait. Michel qui le connaissait, et moi-même, reconnurent tout de suite ce géant maladroit, incapable du moindre mal, mais la Petite, non informée, pensa d'emblée à un Loup-garou nouveau genre. Elle eut peur, très peur ! s'agrippait à moi (sans crier). Tout le calme de son frère et le mien réussirent à lui rendre sa tranquillité et... son sourire. Cette frayeur intense réduisit, après coup, son désir de rechercher les cachettes du véritable Loup-garou !

J'ai craint que ce choc reçu par Anne-Françoise ne laisse dans son "psychisme" (comme on dit) des impressions durables... Je fus libérée de ce souci, par la soirée qui suivit...

Après le souper, il éclata un gros orage qui ébranla le village : nous sommes dans le nuage électrisé. Eclairs et tonnerre se succèdent sans répit, suivis d'éclatements sinistres. La violence du vent, de la pluie, ébranlait les volets.

Tout ce fracas aurait pu terrifier les enfants, mais ils restaient près de nous, comme étrangers à tant de chambardements. Ils se sentaient si éloignés du danger, que la Petite proposa un jeu... et ils jouèrent à "Papa Maman" qui les faisait rire de bon coeur. Ils commencèrent même à dire "Pigeon vole...". Mais le Pigeon ne vola pas longtemps, non à cause de l'orage, mais à cause du sommeil qui les gagnait. Renée et Marcelle emportèrent les Petits chacun dans leur lit, et pendant que l'ouragan maintenait sa vigueur, nos...

Bernard

Ce sont les Rois Mages qui ont patronné l'arrivée de Bernard le 8 janvier 1958. Il semblait plus frêle que ses aînés, mais à mesure qu'il grandissait, qu'il prenait de l'assurance dans ses mouvements, sa démarche, même sans parler, il se montrait observateur et futé.

Quand j'arrivais chez sa maman pour emmener promener Michel et Anne-Françoise, il se précipitait sur son anorak, l'enfilait en vitesse, et se trouvait ainsi le premier prêt à partir. Mais Maman réglait ses sorties car Bernard s'enrhumait très vite. Il fallait quitter l'anorak. Il obéissait, sans jamais pleurer !

"Mes Mémoires" relatent beaucoup de faits divers de notre vie de vacances, surtout quand nous étions installés, pour deux mois, dans la grande maison de Montrond...

Un épisode m'a laissé un angoissant souvenir, parmi tous ceux qui peuplaient notre vie : Bernard, qui se faisait partout des amis, passa quelques bons moments avec les deux domestiques de la famille Gindre, notre voisine. A l'écurie, il caressait le troupeau, connaissait le nom de toutes les vaches et aimait un petit veau dont la robe noire et blanche l'avait fait appeler : "Noirot". A la fin des vacances, Bernard quittait "Noirot" dans la certitude qu'il ne serait pas livré au boucher. L'année suivante, Bernard retrouvait Noirot forci, grandi, et déjà l'amorce de deux cornes pointait sur sa tête. Je ne m'inquiétais pas, je savais les domestiques prudents, et à l'écurie, ils laissaient Bernard caresser Noirot. Nous nous promenions un jour dans un chemin de terre, bordé par des prés. Bernard et Anne-Françoise couraient en avant, et Marie Picot et moi allions d'un pas de sénateur, en devisant tout tranquillement.

Soudain, j'aperçus dans l'un des prés le troupeau des vaches Gindre, et Noirot en toute liberté à leur côté : avant que je puisse le retenir, Bernard entra dans le champ et courait caresser son "ami", ce jeune taureau en liberté. La Petite avait suivi son frère mais un peu de loin ! L'effroi me paralysait la gorge... : crier, appeler le garçon, c'était troubler le grand calme du troupeau. J'avais à craindre la moindre excitation de "Noirot". Par signe, Anne-Françoise me comprit et tira doucement Bernard par son vêtement du dos. Lentement, il quitta la bête qui ne manifesta aucune réaction... Bernard avait-il été follement imprudent ?? Je le demandai alors à M. Gindre... "Ce sont là des gestes qu'il ne faut pas faire avec une bête libre me dit le propriétaire... On ne peut jamais prévoir les mouvements spontanés qui agitent ce type d'animal..."

Ma crainte n'était donc pas imaginative... Bernard le comprit car M. Gindre nous fit un véritable cours sur le développement... et la conduite de cet animal. Bernard devint prudent... mais moi, je retiens encore maintenant la vision de la tête de Bernard contre le mufle de Noirot.

Dans mes cauchemars où tout prend des proportions exagérées, je me retrouve avec le troupeau. Si je savais manier le crayon, je dessinerais mon hallucination : la chevelure blonde du garçon, aux prises avec les cornes de l'animal excité. Dieu soit loué, Rien n'est vrai.

On peut être surpris que cette simple aventure m'aie laissé une telle impression durable. Mais dans ma vie, au temps des foires où les troupeaux circulaient, pourtant bien encadrés par des gardiens, les accidents ou incidents étaient nombreux : je revois Gustave et François, regardant près du grand portail, à Mont-Saint-Vincent, la foire où se mêlaient... "Veaux, vaches, cochons, couvées"... et soudain le portail - pourtant bien fermé à clé - s'ouvrant brusquement sous la poussée d'un taureau poursuivi ! Au milieu de la cour, la bête s'arrêtait. Ses gardiens ne savaient comment la ressaisir, tandis que Gustave et François restaient à l'abri derrière le portail.

Anne

Anne, la fille de François, est née le jour de Pâques 1966 : Belle petite fille que sa Maman, Dany, tenait entre ses bras quand nous sommes arrivés à la clinique en cet après-midi de fête. François attendait un garçon et nous le disait... Mais le Docteur Delignette, ami de la famille, noya cette impression en nous emmenant chez lui, dans sa jolie villa, boire le champagne pour fêter Pâques et la naissance du Bébé.

Je n'ai pas beaucoup connu Anne dans sa petite enfance. Sa grand-mère Knecht se trouvait isolée pendant la journée dans sa demeure de Couternon et les soins de sa petite-fille lui étaient une occupation bienfaisante.

Quand François et Dany vinrent s'installer dans leur propriété de Vosne, Anne avait environ 4 ans. Elle allait à l'école et montait chez Mémé Gros, le jeudi. C'est alors que nous avons joué ensemble : jeux tranquilles, on ne faisait pas de courses, ni de sauts dans le jardin. Parfois, c'était moi qui descendait près d'elle...

De sa jolie chambre, au premier, on pouvait admirer tout le coteau, tout le vignoble. C'est ainsi que l'on regardait un vigneron qui plantait avec soin une vigne au sommet de la colline, à la lisière d'un bois.

Un jour, Anne me demanda si le vigneron avait près de lui un fusil pour se défendre du loup. Et avant que j'aie le temps de parler, elle ajouta : "Dis, Tante, si un loup venait dans le bois, pourrait-il descendre au village ?" Son ton révélait une réelle inquiétude... J'étais stupéfaite... Ainsi Anne dans la solitude de sa chambre croyait encore à la présence des loups dans les bois ! Avec le ton le plus convaincu, je lui affirmais qu'il n'y avait plus de loups en France.

"- Le dernier loup ici a été tué l'année de ma naissance. Il y a donc bien longtemps. Les gens étaient si heureux de voir ce loup mort qu'on l'a fait empailler. Ton Papa l'a vu ainsi dans le salon du Maire.

- Pourquoi d'autres loups ne sont-ils pas revenus ? demanda Anne, qui voulait des certitudes.

- Tant que les hommes n'avaient pour se défendre que des bâtons et des fourches, souvent la bête sauvage arrivait à être plus forte que l'homme, surtout quand elles arrivaient en bande, pour attaquer un troupeau ! Mais dès lors que l'homme a pu se munir d'un fusil - un fusil était rare et très coûteux - le loup a redouté l'affrontement avec l'homme. Cette possibilité de l'homme de tuer à distance mit le loup en retraite. Maintenant où il y a des fusils dans toutes les familles, la protection des humains est plus assurée. J'ai convaincu Anne, c'est sûr. Néanmoins, des frissons parfois parcouraient encore son esprit.

Le printemps l'a libérée : nous avons commencé des promenades, et dans les sentiers un peu ravinés, Anne trouvait des pierres qui portaient des traces d'escargots pétrifiés : elle collectionnait les plus saillants... Ce fut un temps !

C'est ainsi que dans les années suivantes, nous avons sillonné tout le coteau : souvent, François nous menait en voiture jusqu'à la Combe d'Orveau, et de là, nous partions à la découverte de paysages inconnus de nous. Nous rentrions parfois avec des timbales pleines de mûres, les délices de François : on les cueillait hors des lieux sulfatés.

Très bon souvenir de ce passé...